

L'ÉVOLUTION D'UN QUARTIER SUBURBAIN D'ARLES : L'ESPLANADE

Provoquées par les terrassements d'un parking souterrain, les fouilles de l'Esplanade, au sud de la ville antique (fig. 1), se sont déroulées pendant l'été et l'automne de 1976. La qualité et l'intérêt des découvertes (fig. 2) effectuées¹ ont conduit les autorités municipales, à la demande et avec l'aide financière de l'État, à déplacer l'implantation du parking sur un autre terrain, et à conserver les vestiges, en partie dans un jardin, en partie sous une dalle accueillant des équipements urbains. La fouille a été reprise partiellement en 1979 et en 1984². Divers auteurs³ ont contribué, dans des études plus générales, à faire connaître plusieurs aspects des découvertes, cependant que l'un d'entre nous revenait, à l'occasion d'une exposition des Musées d'Arles, sur l'identification de certaines structures⁴. Nous présentons ici une nouvelle version de l'évolution synthétique du quartier, certaines

1. F. SALVIAT, « Circonscription de Provence », *Gallia*, 1977, pp. 511-537.

2. M. GAUTHIER, « Informations archéologiques », *Gallia*, 44, 2, 1986, pp. 375-483.

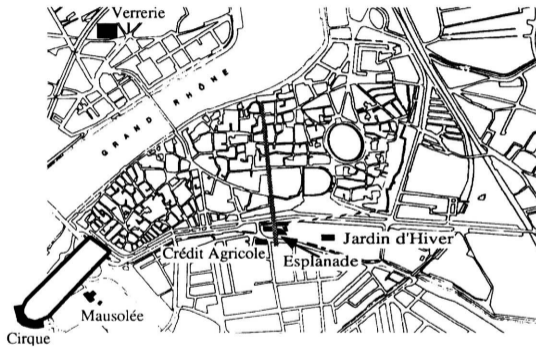
3. G. DEPEYROT, « Les trouvailles monétaires d'Arles (1976-1980) (Bouches-du-Rhône) », *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 16, 1983, 247-284. Abrégé en Depeyrot 1983.

M. BONIFAY, G. CONGES, M. LEGUILLOUX, « Amphores tardives (V-VII^e siècle) à Arles et à Marseille ». *Amphores romaines et histoire économique, Dix ans de recherche, Actes du Colloque de Sienna*, Rome, Ecole Française, 114, 1989, pp. 660-663. Abrégé en Bonifay, 1989.

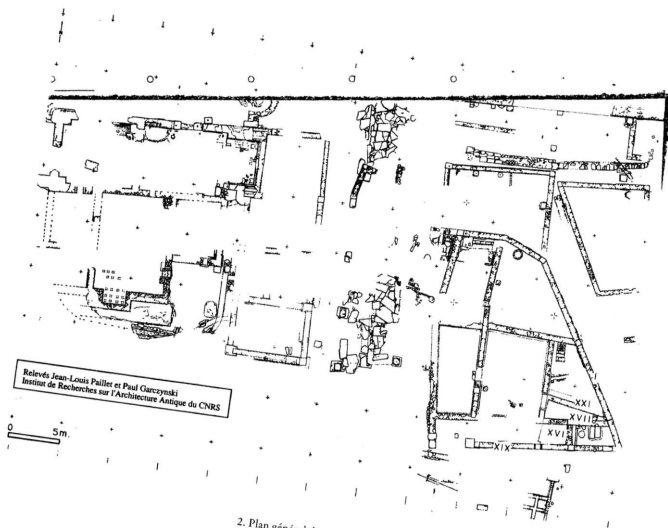
B. LIOU, « Inscriptions peintes sur amphores : Fos (suite), Marseille, Toulon, Port-la-Nautique, Arles, Saint-Blaise, Saint-Martin-de-Crau, Mâcon, Calvi », in : *Archeonautica* 7. Paris, CNRS, 1987, pp. 55-139.

A. DESBAT, J. PERNON et M. PICON, « L'atelier de Portout et le commerce des céramiques aux IV^e et V^e siècles en Gaule du Sud-Est », in J. et C. PERNON, *Les potiers de Portout*, suppl. 20 à la *Revue Archéologique de Narbonnaise*, Paris, 1990, 183-188.

4. G. CONGES, « L'Esplanade », in C. SINTES (dir.) - *Revue d'Arles n° 1, Du nouveau sur l'Arles antique*, Arles, 1987, pp. 33-40. Abrégé en Congès 1987 et Sintès (Dir.) 1987..



1. Localisation du chantier de l'Esplanade.



2. Plan général des vestiges.

données ayant été modifiées ou précisées par les sondages de 1984 et par l'étude d'un riche dépotoir qui sera publiée par ailleurs⁵.

RÉSULTATS DES FOUILLES

Après une occupation protohistorique (état 1) aperçue seulement dans quelques tranchées lors des travaux, et comparable sans doute à ce qui est bien connu maintenant au Jardin d'Hiver deux cents mètres plus à l'est⁶, le quartier se situait à l'époque romaine *extra muros*, peut-être même adossé au rempart augustéen (état 2) si l'on considère le gros mur 1 (fig. 3) retrouvé au nord du chantier comme une courtine de la fortification. L'existence, dès l'origine, d'une porte dans le prolongement du *cardo maximus* de la fondation coloniale (46/45 av. J.-C.) n'a pas pu être démontrée mais il est certain que, s'il y en avait une, elle devait être sans traitement monumental (ni tours, ni demi-lune)⁷.

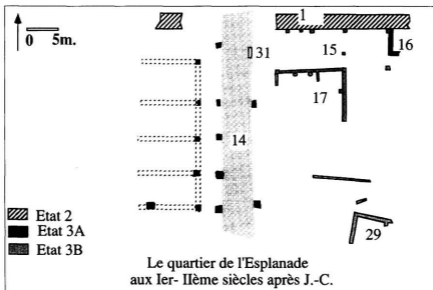


Fig. 3

5. G. CONGÈS, M. LEGUILLOUX, « Un dépotoir de l'Antiquité Tardive dans le quartier de l'Esplanade à Arles », *Revue Archéologique de Narbonnaise*, à paraître.

6. J.-P. JACOB, « Informations archéologiques », *Gallia Informations*, 1987- 1988, 2, pp. 185-343.

7. G. CONGÈS 1987, p. 34. Le problème posé par le tracé et l'organisation du rempart sud de la ville ainsi que celui des portes, les questions soulevées par l'interprétation des données recueillies sur ce chantier pour l'Antiquité Tardive ont été débattus à plusieurs reprises lors de séminaires ou de visites avec Paul-Albert Février. Cet article a été rédigé en souvenir de l'intérêt critique et bienveillant qu'il apportait à ces travaux.

Cet espace hors-les-murs paraît être resté quasiment vide pendant plusieurs décennies, pour lesquelles on n'a retrouvé que quelques sols de circulation. Les premières constructions postérieures à la fortification (état 3A) furent : une petite pièce 16 accolée au rempart dans l'angle nord-est, aux murs revêtus d'enduits peints (bandes rouges sur fond blanc), et un monument 31 (funéraire ?) repéré lors de la fondation de l'escalier moderne d'accès aux fouilles. Un *anthemion* de calcaire décoré de lyres accolées tête-bêche peut lui être attribué. Les constructions 16 et 31 furent détruites à partir de la deuxième moitié du I^{er} siècle, sans doute autour de 100 d'après la céramique sigillée qui est incluse dans les couches de destruction, au moment où la ville déborde partout de ses limites d'origine : construction du cirque, des arènes et faubourg de Trinquetaille ; à l'Esplanade s'organise alors un véritable quartier hors les murs (état 3B) de part et d'autre du *cardo* sans doute prolongé vers le sud à la faveur d'une brèche dans le rempart. Ces constructions nouvelles sont mal connues, puisqu'elles ont été recouvertes ou détruites par des aménagements postérieurs, à l'exception de la maison 17 qui a pu être fouillée en partie. Elle a été ravagée par deux incendies marqués par deux niveaux de planchers carbonisés, séparés par un remblai de réaménagement : le premier est daté des années 190 de notre ère, le second de 260-270 environ. On peut supposer que les piliers de pierre qui soulignent les angles de la maison 17 s'intégreraient dans la trame qui semble présider à l'aménagement du quartier, malgré certaines irrégularités : on en trouve les traces le long du rempart (espace 15), et on la devine sous les pièces orientales de l'ensemble thermal qui occupera plus tard tout le quartier ouest (pièces 5, 6, 11 et 12).

Il n'a pas été possible de replacer précisément la construction d'une maison, 29, située dans l'angle sud-est (fig. 4), dont trois pièces au moins avaient reçu un pavement de mosaïque. La seule pièce bien connue est celle décorée de la mosaïque de Lédà. Large de 4,60 m, elle était décorée d'un panneau central représentant Lédà marchant vers la droite, le pied droit dans l'eau de l'Eurotas. Elle se retourne et tend sa main droite vers le cygne qui la suit. Le tapis central, entouré d'une tresse est accosté de panneaux triangulaires ornés de peltes et cantonné de quatre panneaux rectangulaires aux angles. Le seul retrouvé représente un personnage vêtu d'une tunique et d'un manteau et tenant une pièce de gibier (petit quadrupède) ; il pourrait s'agir d'une personnification de l'automne. L'ensemble est entouré d'une bande d'encadrement noire à motifs blancs et d'une tresse polychrome. La qualité du décor permet d'attribuer à cette pièce la fonction d'*œcus*. Le sens de lecture de la mosaïque suppose que la pièce ouvrait au sud, mais un seuil secondaire perçait le mur ouest.

De part et d'autre de l'*œcus*, se trouvaient deux autres pièces dont l'une, à l'est, 22, portait une mosaïque à bordure blanche. Plus au sud, une autre mosaïque et un bassin ont été seulement entrevus à la fouille. On doit donc imaginer que l'habitation comportait plusieurs ailes ouvrant sur un jardin orné d'une pièce d'eau.

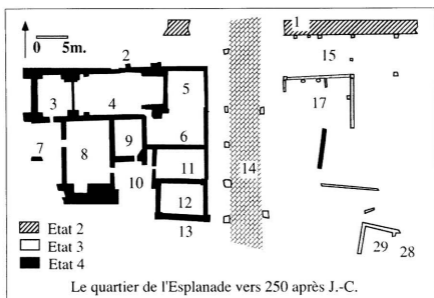


Fig. 4



5. La mosaïque de Lédà, vue du Sud ; cliché Chr. Hussy, Service Régional de l'Archéologie.

Les murs de la maison de Léda sont alignés sur des axes divergents par rapport à ceux de l'aménagement du II^e siècle qui voit la construction de la maison 17 : s'agit-il d'une construction préexistante maintenue dans le nouvel urbanisme suburbain (la maison romaine du Jardin d'Hiver, avec mosaïques géométriques, existe dès la fin du I^{er} siècle)⁸, ou d'une construction contemporaine suivant un parcellaire préexistant et résistant à la nouvelle organisation (comme la maison du Crédit Agricole, du II^e siècle, il est vrai plus éloignée du cardo), ou même d'une construction postérieure ? L'installation de la mosaïque peut de toutes façons être postérieure à celle de la maison qui l'accueille, et on doit recourir encore, en l'état du dossier, à des arguments stylistiques⁹ pour la dater de la fin du II^e ou du III^e siècle de notre ère, de sorte qu'elle peut appartenir à l'état 3B ou à l'état 4. Nous avons fait figurer la maison 29 dans l'état 3B pour ne pas écarter la possibilité d'une date ancienne du pavement décoré, ou de sa mise en place plus tardive dans l'histoire de la maison.

Comme l'ensemble des autres maisons du quartier, la villa de Léda a brûlé. Une poutre est tombée sur la mosaïque et s'est consummée, dégradant ainsi une partie du motif de Léda. Cette fine couche de destruction servit un temps de sol ; dans le même temps, la mosaïque se dégrada : à plusieurs endroits, les tesselles manquent. Aucun matériel ne permet de dater l'incendie et l'occupation qui suivit. On doit vraisemblablement relier cet événement à l'incendie qui, vers 260-270, ravagea le quartier (maison 17) et la villa du « Crédit Agricole »¹⁰. Dans ce cas, il faudrait penser que ce secteur ne fut pas réoccupé de façon importante (c'est-à-dire qu'il ne connut pas de reconstruction) avant la fin du IV^e siècle (état 6A). Durant cette période (dernier quart du III^e siècle à la fin du IV^e siècle, voir infra état 5), le quartier fut livré aux démolisseurs, le cardo fut défoncé et les maisons à l'est de cet axe furent laissées à l'abandon.

La fouille a montré qu'entre les deux incendies qui affectent la maison 17 doit se placer l'installation du dallage de la voie (peut-être une réfection), probablement peu après le premier incendie, soit vers 200. Comme l'ensemble thermal est en ruines vers 350, après avoir connu auparavant une transformation radicale qui a dû demander du temps (voir infra), il paraît logique de placer l'aménagement des thermes au troisième siècle, et sans doute au moment de la réfection de la voie : l'état 4, qui occuperait donc quasiment tout le troisième siècle, pourrait voir ainsi à la fois le réaménagement de la maison 17, l'installation du dallage de la voie et la construction de thermes publics sur un quartier de constructions (boutiques ?) de l'état 3A, cependant que la maison de Léda est encore en usage.

8. C. SINTES, L'habitation du haut-empire au Jardin d'Hiver, in Sintès (Dir.) 1987.

9. C. BALMELLE « Rapport sur l'état d'avancement du Recueil général des mosaïques de la Gaule et sur les recherches en cours », in IV Internationale Mosaikkolloquium, Trèves, 8-14 août 1984, à paraître.

10. J.-M. ROUQUETTE, « Les découvertes du Crédit Agricole », in SINTES (Dir.) 1987, *op. cit.*, p. 77.

Le premier état des thermes, oblitéré par les transformations postérieures, masqué aussi par l'inachèvement de la fouille, ne peut pas être décrit complètement : il comportait deux salles de chauffe (*praefurnia*) avec plusieurs foyers : l'une en 10 alimentant en air chaud trois pièces sur hypocaustes 8, 9 et 11, et l'autre en 7, alimentant 3 et 8. La pièce 3 était alors une piscine chaude entourée de banquettes, couverte d'une voûte d'arêtes reposant sur de forts piliers d'angles, voisinant avec une grande piscine froide couverte, 4. Le rôle des pièces 5 et 6 n'est pas connu en cet état, ni celui de la pièce 12 très détruite par les travaux de terrassement. Peut-être faut-il voir en 5 une entrée, en 6 un *frigidarium*, et en 9 et 11 des *tepidaria*, 8 étant un *caldarium*. Des transformations considérables affectèrent une partie de ces pièces dans un second état : destruction de la *suspensura* en 11 remplacée par un béton grossier, création d'une seule pièce en 5/6, pavée d'une mosaïque unie grise. Dans le même temps, la piscine chaude 3 devint, par comblement de la *suspensura*, une piscine froide pavée de marbre blanc, tandis que 4 fut transformée en *frigidarium* relié directement par une porte à l'entrée 5/6.

L'état 4 se termina par une nouvelle destruction autour de 260-270¹¹ : incendie du deuxième état de la maison 17, bien daté par céramiques et monnaies, incendie de la maison de Léda et sans doute destruction des thermes. Ceux-ci n'ont rien conservé de leur couche de destruction puisque leur exploitation postérieure comme carrière de matériaux a détruit tous les sols, mais on sait qu'ils étaient en cours de pillage au milieu du IV^e siècle. Deux hypothèses sont finalement possibles pour l'évolution et la destruction des thermes : soit les deux étapes du bâtiment se déroulent entre 200 et 270, puis il y a une longue phase d'abandon et de pillage ; soit la deuxième étape est consécutive à la destruction de 270, et les thermes sont démolis entre cette dernière date et le milieu du IV^e siècle, moment où l'on sait qu'ils ne fonctionnaient plus. De toutes façons cette destruction de 260-270 marque durablement (état 5) le quartier et son axe majeur : l'effondrement de la maison 17 (couche de briques crues) sur la voie dallée est bien daté à la fois par les couches retrouvées à l'intérieur de la maison, et par les monnaies en contact direct avec le dallage ; la conservation en place de cet effondrement montre que la rue n'était plus entretenue après cette date, bien que l'égout ait continué de servir : les dalles brisées furent en effet systématiquement sorties du conduit et posées sur le bord, mais jamais remplacées, et ce jusqu'à la fin du IV^e siècle. Une circulation, certes malaisée, put cependant se maintenir sur cette chaussée défoncée, encombrée de dalles brisées, couverte de gravats et de déchets, percée par l'effondrement de la couverture de l'égout. Dans les thermes travaillaient des chauffourniers, qui arrachèrent tous les placages de marbre des sols et des murs, piochant et creusant même à travers les

11. La plus récente des 9 monnaies retrouvées dans la couche d'effondrement de la maison 17 date de 244-249. Le comblement entre la couche d'effondrement et l'arasement des murs conservés comprend 17 monnaies allant de 266 à 282, la plus récente étant de Carin (identification de G. Depeyrot).

maçonneries ; ils abandonnèrent sur les lieux de nombreuses monnaies, toutes datées entre 330 et 360, parmi lesquelles une petite bourse de 29 pièces frappées avec les mêmes coins dans la troisième officine d'Arles¹².

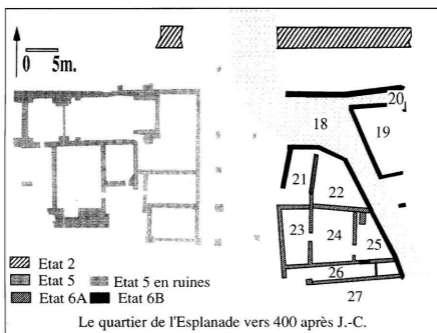


Fig. 6

Après cette longue phase d'abandon se place une nouvelle campagne de constructions (état 6A) : une nouvelle maison (fig. 6) fut édifée sur l'ancienne villa de Léda selon une orientation différente. Les anciens sols furent recouverts de remblais dans la galerie 26 et la cour 25 ou de sols en opus signinum (salles 23 et 24). La nouvelle maison ouvrait au sud sur un jardin (?) par un portique (26) dont les dés de fondation des colonnes sont conservés. Deux pièces d'habitat 23 et 24 ouvraient sur la galerie. Elles communiquaient entre elles par une porte latérale et ouvraient également sur une cour 25 au sol en terre. La galerie et la cour se poursuivaient vers l'est au delà du mur I qui a coupé ces pièces au cours de la phase suivante. De la cour 25 on accédait par un escalier à l'espace 21/22 qui semble avoir été à l'air libre. Une volée de marches (en bois ?) permettait peut-être depuis l'espace 22 d'accéder à un étage. Les remblais et les tranchées de fondation de cet état ont livré un matériel datable de l'extrême fin du IV^e siècle : deux monnaies de Théodose (387-388 ap. J.-C. et 388-402 après J.-C.), sigillée claire D (Hayes 59A), luisante, amphores africaines et orientales.

Dans la cour et la galerie, une couche d'occupation se forma rapidement

12. DEPEYROT 1983, pp. 247-284.

de part et d'autre du seuil percé dans le mur XVII et sur le stylobate du portique. Le mobilier de cette couche comprend deux monnaies du tout début du V^e s. (388-402 après J.-C.), de la céramique sigillée claire A, C (Hayes 52), D (Hayes 73 et 91), culinaire africaine, commune claire et brune, ainsi que des amphores africaines (Keay XXV, XXVI et LXII), orientales, et hispaniques.

La sédimentation s'accéléra peu après lorsque le mur I fut édifié. Cette modification majeure appelée 6B fut marquée par la création de la rue 18/27 et la construction du bâtiment 19. La cour 25 située en contrebas de la rue fut alors utilisée comme dépotoir. Outre un lot de 7 monnaies de Constance, Maxime, Théodosie et Honorius dont la plus récente est datable de 388-402, le mobilier comprend les céramiques sigillées claires D (Hayes 59, 61, 64, 91), B, luisante, et des dérivées, des sigillées paléochrétiennes (Rigoir 1 et 6), des céramiques culinaires africaines (Ostia I, 18, 261 ; II, 333 ; III, 332 ; IV, 59) et communes brunes (ollae). Un abondant matériel amphorique est également présent : amphores africaines (Keay XXV, LIX, LXII), espagnoles (Dressel 23, Almagro 50 et 51B), et orientales (L.R.A. 1, 3, 4, Robinson M334). L'ensemble de ce mobilier forme un faciès typique du tout début du V^e siècle où les amphores hispaniques représentent encore 15% des importations, les orientales 40%, et les africaines 32%. Le caractère domestique de ce dépotoir est affirmé par l'abondance de la faune.

Au cours d'un état 6C, le seuil du mur XVII fut bouché et un mur XIX édifié à l'aplomb du stylobate XIXA sans que celui-ci ne soit systématiquement recherché comme fondation. Par ailleurs, un large seuil transversal XXVII fut établi en travers de la galerie ; la petite pièce ainsi créée fermait par une porte large de 1,70 m dont la crapaudine était en place. On accédait au sol surélevé et partiellement dallé de la pièce par un escalier en pierres. L'occupation de cette pièce dura peu de temps¹³ et à la fin de cette période l'ensemble de la maison fut abandonné, en grande partie détruit et recouvert d'une épaisse couche de gravats qui a livré un matériel identique à celui des couches d'occupation sous-jacentes.

Une ultime transformation dénommée 7 consiste en l'édification d'un mur en pierres sèches XVI entre les murs XVII et XIX. Cette construction qui évoque la structure 30 édifiée sur le *cardo*, fait penser à une cabane agricole, un abri de jardin ou de berger (?) dans une zone à l'abandon, en bord de ville, livrée peut-être aux troupeaux. Cet état, faute de matériel, est indatable. Toutefois, considérant que les murs XVII et XIX étaient encore partiellement debout, on doit vraisemblablement le placer au plus tard vers les VI-VII^e siècles.

13. Le matériel de cet état comporte la même série de formes de sigillées claires que lors des états précédents ; seule différence notable ; l'apparition d'une forme Hayes 76, qui est datée légèrement postérieure aux formes susdites, et permettrait d'assigner à la fin de cette période une date se situant une ou deux décennies au maximum après les états 6A/6B.

QUELQUES CONCLUSIONS ET HYPOTHESES

On connaît mal encore l'organisation et les transformations du centre monumental d'Arles romaine, même si des découvertes récentes nous en ont laissé entrevoir certains secteurs¹⁴. Mais, à défaut, les grandes phases de l'évolution de la ville ne peuvent-elles pas se lire dans une certaine mesure sur ses marges, comme les variations d'un lac sur la grève ? L'étude des quartiers suburbains est en tout cas beaucoup plus avancée que celle du centre, pour des causes évidentes d'urbanisation moderne. Le chantier de l'Esplanade est à cet égard le plus riche d'enseignements, car de tous les chantiers *extra muros* il est le seul à être situé tout près d'une porte, lieu privilégié où essors et régressions peuvent avoir laissé des traces lisibles par l'archéologue. Il faut certes se garder de généraliser les enseignements tirés d'un seul chantier, et de voir dans chaque aménagement de quelque envergure la traduction concrète d'un événement ou d'une tendance urbanistique. Mais certaines observations archéologiques concordantes et la relative richesse des mentions historiques se rapportant à Arles incitent à penser qu'il est impossible que certains faits importants n'aient pas laissé leurs traces.

L'expansion de la ville hors de ses murailles autour de 100 après J.-C. est à nouveau confirmée : elle est illustrée ailleurs par la construction de l'amphithéâtre sur le rempart arasé, par celle du cirque près du Rhône, par les bâtiments antérieurs à la maison aux mosaïques du Crédit Agricole, par l'installation de la maison du Jardin d'Hiver avec ses mosaïques géométriques. En ville, ce dynamisme se traduit par d'importants investissements, que traduit le réaménagement du secteur du forum avec la construction d'une grande voie nord-est/sud-ouest bordée d'une place dallée, le tout recouvrant un dallage d'époque julio-claudienne (hôpital Van Gogh). Après une phase qui nous apparaît d'abord surtout édilitaire, cette expansion trouve son expression privée durant le deuxième siècle et la première moitié du troisième, qui voient la construction de riches maisons décorées de mosaïques à Trinquette, au Crédit Agricole et sans doute à l'Esplanade avec la mosaïque de Léda. L'incendie de la maison 17 de l'Esplanade (occurrence unique pour l'instant dans les annales archéologiques arlésiennes) ne semble qu'un coup d'arrêt accidentel dans cette phase d'expansion, puisque la maison est aussitôt reconstruite, et que le dallage de la rue est posé ou restauré.

La destruction de la deuxième moitié du III^e siècle est par contre générale, et accompagnée partout d'un incendie violent : maison 17 et voie dallée de l'Esplanade (et sans doute mosaïque de Léda), maison à mosaïques de la Verrerie et de la rue Brossolette à Trinquette, maisons à mosaïques du Crédit Agricole. Il est vraisemblable qu'un tel désastre, apparemment uniforme dans

14. Voir en particulier l'état des découvertes récentes dans Sintès 1987 (Hôpital Van Gogh, rue Dieudonné), Jacob 1987-88 (Sainte-Luce, Hôtel de Ville) et J.-P. Jacob, « Informations Archéologiques », *Gallia-Informations*, 1990, p. 81-315 (Place Suarès, Eglise des Prêcheurs, rue du Sauvage).

ses circonstances et sa chronologie¹⁵, doit correspondre à un événement dramatique qu'il est difficile cette fois d'attribuer à un accident, puisqu'il concerne l'habitat hors les murs sur les deux rives du Rhône : l'une des deux grandes invasions des Francs ou des Alamans en 259-260 et en 275-279 est-elle la cause de cet événement ? Partie du Nord-Est de la Gaule, la première¹⁶ est surtout célèbre pour le raid poussé jusqu'en Espagne et aboutissant à la destruction de Tarragone, mais le trajet n'est pas décrit ; la seconde semble épargner les villes du Midi, bien que la vallée du Rhône ait été de nouveau parcourue¹⁷. Que ce soit lors de la première ou lors de la seconde invasion, il est probable que, passant par la vallée du Rhône, les barbares aient tenté de piller les villes rencontrées sur leur trajet et, d'après le résultat des fouilles, il semble qu'Arles, protégée par ses remparts, n'ait dû abandonner au saccage que ses quartiers suburbains. Les fouilles dans la ville n'ont pour l'instant rencontré aucune destruction de cette période, alors qu'elle est générale hors-les-murs. Même si elle a pu se dérouler en deux phases correspondant à chacune des invasions, la destruction ne fut nulle part suivie d'une reconstruction immédiate : aucun des sites ne montre deux couches de destruction successives dans la fin du III^e siècle. La non-reconstruction de ces

15. Une étude détaillée des monnaies de chaque site détruit pendant cette période apporterait sûrement des précisions utiles ; pour l'Esplanade, celles de la maison 17 montrent une destruction survenue obligatoirement après 249, date de la monnaie la plus récente trouvée dans le plancher brûlé ; le comblement par dessus l'effondrement comprend 17 monnaies entre 266 et 282, qui, par leur nombre et leur groupement chronologique (on est dans une période et sur un site où les monnaies sont très abondantes), garantissent que ce comblement n'a pas pu survenir longtemps après la plus récente de ces deux dates. On peut donc proposer une destruction entre 249 et 282, et, avec une certaine vraisemblance, la rapprocher de la date donnée par les monnaies du plancher.

16. Cette première grande invasion est mal connue : les texte d'Eutrope, Aurelius Victor et saint Jérôme évoquent surtout le raid poussé jusqu'en Espagne (cités dans M. LABROUSSE, *Toulouse antique*, Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, n° 212, 1968, p. 567). P. PETIT, *Histoire Générale de l'Empire romain*, 2, *La crise de l'Empire*, 1974, p. 190-191, propose une descente vers l'Espagne par Clermont ou Arles, et indique, pour les hordes ayant atteint l'Italie, un passage par les côtes de Provence à cause de trésors trouvés à Hyères et Cimiez. Dans la région d'Arles, la destruction de Glanum, ville non fortifiée, est datée de 260 par C. BRENOT et J.-P. CALLU, *Monnaies de fouilles du Sud-Est de la Gaule (VI^e s. av. J.-C. - VI^e s. ap. J.-C. Glanum, Marseille, Novem Craris*, Université de Paris X - Nanterre, Centre de Recherches sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Age, cahier n° III, 1978, p. 10).

17. R. REMONDON, *La crise de l'Empire Romain Nlle Clío*, n° 11, 1970, p. 57. Gagnière et Granier, d'après l'étude de l'occupation des grottes et des trésors de monnaies trouvés dans la région du Bas-Rhône, attribuaient à la période 270-280 la première phase d'insécurité du III^e siècle. S. GAGNIÈRE et J. GRANIER, « L'occupation des grottes du III^e siècle et les invasions germaniques dans la basse vallée du Rhône », *Provence Historique*, XIII, 53, 1963, pp. 225-239. Le trésor de Maravielle, trouvé depuis dans les Maures, et daté de 285, pourrait confirmer l'importance de cette seconde invasion dans notre région en montrant la prolongation de l'état d'insécurité qui en est résulté, cf. S. ESTIOT, « Le trésor de Maravielle », in *Trésors Monétaires* 5, Paris B.N., 1983, p. 9-115.

quartiers après l'incendie¹⁸ révèle certainement un affaiblissement économique dont il faudrait chercher confirmation : en tout cas, le dynamisme qui avait présidé à l'expansion de la ville hors-les-murs n'est plus de mise.

L'ensemble des quartiers suburbains est en effet en totale déréliction après la destruction de cette fin du troisième siècle : au Jardin d'Hiver, aucune occupation ne concerne le site jusqu'à l'installation de tombes au cours du IV^e siècle ; au Crédit Agricole, c'est un abandon total. A la Verrerie et rue Bossolette, on observe une occupation partielle et sporadique dans les ruines jusqu'au V^e siècle. A l'Esplanade, on a vu que les thermes sont exploités comme carrière par des chauxourniers au cours du IV^e siècle, et il est probable que leur destruction remonte aussi à la fin du III^e siècle.

Le début du V^e siècle à l'Esplanade voit la construction d'une maison aux sols bétonnés, avec cour et galerie, bientôt transformée par le percement d'une rue conduisant vers le cimetière du sud-est (Jardin d'Hiver, et, plus loin, Alyscamps). Ce sursaut dans l'abandon d'un quartier autrefois densément occupé et construit survient dans une période troublée de l'Occident romain, pendant laquelle Arles joue un rôle de premier plan. Dans une ambiance de repli général des positions romaines de Germanie, et de menaces graves sur toute la partie nord de la Gaule, il importe peu de connaître précisément¹⁹ la date du transfert officiel de la Préfecture des Gaules de Trèves à Arles, qui dès la fin du IV^e siècle joue avec Vienne un rôle de refuge pour les autorités. L'installation à Arles de l'usurpateur Constantin III lors de l'invasion des Vandales, Suèves et Alains en 407, fut la confirmation de l'importance stratégique et économique de la ville à cette époque. Ces bouleversements politiques et militaires ont certainement entraîné des transformations de la vieille cité. On connaît mal le centre de la ville pour cette période ; on sait seulement que c'est à la même époque, au début du V^e siècle, qu'une partie au moins du portique recouvrant les Cryptoportiques est détruite par la construction d'un habitat qui vient s'installer au-dessus de l'arase du stylobate, et que cette installation a détruit également le dallage de la place monumentale que ce portique entourait depuis l'époque d'Auguste²⁰. Hors la ville un autre secteur accueille aussi de nouveaux habitats : le cirque voit en effet au début du V^e siècle la construction d'habitations relativement bien organisées mais sans luxe à l'intérieur des alvéoles constituées par

18. Rappelons que dans la phase d'expansion, l'incendie de la fin du II^e siècle, limité à la maison 17, avait été suivi aussitôt d'une reconstruction.

19. L. CONSTANS, *Arles antique*, 1921, p. 103, date ce transfert d'avant 405 ; cf. plus récemment A. CHASTAGNOL, « Le repli sur Arles des services administratifs gaulois en l'an 407 », *Revue Historique*, n° 505, 1973, p. 23-40, et E. DEMOUGEOT, « La *Notitia Dignitatum* et l'histoire de l'Empire d'Occident au début du V^e siècle », *Latomus*, 34, 1975, p. 1079-1134, qui le date de peu avant 407.

20. Fouilles sous l'Hôtel de ville par l'équipe des Musées d'Arles, JACOB, 1987-88, p. 233-234.

les maçonneries supportant les gradins du monument²¹. Si l'on rapproche ces deux exemples de la renaissance, certes fugitive, observée à l'Esplanade, on peut proposer de voir dans ces constructions nouvelles l'indice d'un afflux de population obligeant à bâtir dans des secteurs alors à l'abandon ou inutilisés ; l'arrivée à Arles de tout le personnel lié à la Préfecture des Gaules, l'installation d'un empereur, et, sans doute, de ses collaborateurs, de sa domesticité et d'une partie de ses troupes, ont pu être la cause de cette phase de construction²². Tout cela s'est sans doute accompagné d'un accroissement de richesses et d'une intensification de l'activité commerciale (dont le dépotoir ici évoqué illustre la diversité d'approvisionnement), et aussi de nouvelles constructions plus somptueuses dignes de la capitale qu'Arles était devenue. L'archéologie n'a trouvé pour l'heure, dans le centre monumental, que les preuves de la désaffection, au moins partielle, du principal édifice connu dans le quartier du forum, mais, près du cirque, a été découvert en 1970 et aussitôt détruit les vestiges d'un grandiose mausolée, celui sans doute que Constantin III avait entrepris de construire, et qu'il n'eut pas le temps d'achever²³.

Alors que l'habitat du cirque se maintint jusqu'à la démolition du monument au VI^e siècle, la maison de l'Esplanade fut détruite peu après sa construction et les gravats la recouvrirent, qui ont livré un ensemble de monnaies contemporaines de l'occupation. La rareté du monnayage après Théodose est souvent invoquée pour refuser une valeur datante aux dernières monnaies émises avant la raréfaction. Arles reste pourtant un centre de frappe des monnaies durant tout le V^e siècle et des monnaies de faible valeur sont frappées et diffusées ; les fouilles de l'amphithéâtre, par exemple, ont livré 10 petits bronzes de l'époque de Valentinien III, des monnaies burgondes et vandales ainsi que 128 petits bronzes frustes qui pourraient être attribués au V^e siècle²⁴. Le chantier de l'Esplanade n'a livré aucune monnaie de ce type, sans doute parce que les couches supérieures avaient été enlevées par les engins de terrassement avant l'arrivée des archéologues, ce qui n'a pas permis de savoir si la voie 18 continua à servir après cette destruction. La datation de l'ensemble étudié ici paraît d'autant plus fiable que l'étude de la céramique du dépotoir montre un faciès légèrement plus ancien que celui de Marseille Bourse, daté du second quart du

21. C. SINTES (Dir.) « Carnets de fouilles d'une presqu'île », *Revue d'Arles* n° 2, 1990, p. 15.

22. Sintès 1990, p. 60 évoque deux raisons possibles, qui d'ailleurs peuvent se cumuler : insécurité des campagnes conduisant à un regroupement des populations en ville, et promotion d'Arles comme capitale administrative.

23. M. EUZENNAT, « Le monument à rotonde de la nécropole du cirque à Arles », *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1972, p. 404-423, et G. HALLIER, « Le cirque romain, étude historique et monumentale » in SINTES 1987, p. 57-62.

24. Depeyrot, 1983, p. 270-271.

25. M. BONIFAY, « Éléments d'évolution des céramiques de l'Antiquité tardive à Marseille d'après les fouilles de la Bourse (1980-1981) », *Revue Archéologique de Narbonnaise*, XVI, 1983, p. 285-346, et Bonifay 1989.

V^e siècle²⁵. Il est possible que l'abandon du quartier soit à relier aux opérations militaires qui ponctuent la période considérée à Arles : siège de la ville en 411 par Flavius Constantius, général d'Honorius, qui aboutit à la capture et à l'exécution de Cosntantin III, puis nouveau siège en 423 par Théodoric I^{er}, après la mort d'Honorius. Le maintien au même moment de l'habitat du cirque pourrait alors s'expliquer par son éloignement des remparts et des zones directement concernées par les combats, et par la nature différente des événements : il s'agit de guerres entre prétendants à l'Empire et non de pillages par des hordes barbares.

G. GONGES, J.-P. BRUN, A. ROTH CONGES,
G. BERTUCCHI, J. BREMOND et J. PITON.